

Les rouges et les blancs Décryptage linguistique

Elena SIMONATO
Université de Lausanne

Résumé :

Notre article, basé sur des sources de l'époque, traitera de la langue des soldats et des ouvriers, et ensuite de la langue de la noblesse et de celle de l'intelligentsia. Nous nous intéresserons à une étude d'Il'ja Rejtynbarg (1899-1988), psychologue de formation et spécialiste de psychologie du travail. Il publie en 1928, avec Isaak Špil'rejn (1891-1937) l'ouvrage intitulé *Jazyk krasnoarmejsca* ['La langue du soldat de l'Armée rouge'].

On sait que ceux qui servaient dans l'Armée rouge étaient des représentants des différentes couches de la société. A partir des journaux intimes et de la correspondance, Rejtynbarg tire ses conclusions sur le lexique des soldats et des officiers. Il examine ensuite l'effet que le discours des militants communistes exerce sur les changements survenus dans le lexique passif des soldats.

La hiérarchie dans l'Armée rouge ne reproduisait pas la hiérarchie sociale, comme c'était le cas auparavant, dans l'Armée blanche. Dans la seconde partie de notre article nous aborderons les traits essentiels qui différencient la langue de l'intelligentsia blanche de celle de l'intelligentsia rouge. Nous tâcherons de voir, à travers ces études linguistiques, ce qui a changé dans l'Armée rouge par rapport à l'Armée blanche. Nos interrogations reprendront celles de Rejtynbarg : Les militants révolutionnaires ont-ils réussi à dialoguer avec les soldats ? La langue «littéraire» et la «langue du peuple» pourront-elles se rapprocher ?

Mots-clés : parler des soldats, langue des journaux, style langagier, linguistique soviétique, emprunts, standardisation des langues, parler de l'intelligentsia, français en Russie

*Belaja armija, černyj baron
 Snova gotovjat carskij nam tron
 No ot tajgi do britanskix morej
 Krasnaja armija vsej sil'nej !*
 L'armée blanche et le Baron Noir
 Préparent le trône du Tsar pour nous à nouveau,
 Mais de la taïga aux mers britanniques,
 L'armée rouge est la plus forte

(Chanson révolutionnaire)¹.

INTRODUCTION

L'*Abécédaire du soldat de l'Armée rouge* [*'Azбука krasnoarmejca*'] paru en 1921 est composé de posters. Ils sont construits sur des oppositions. A chaque lettre de l'alphabet cyrillique, l'auteur fait correspondre une notion. Pour un épistémologue moderne, cet abécédaire est une mine d'or : on a devant nos yeux le système de valeurs du pouvoir soviétique et de la jeune société soviétique.



Image 1. *Azбука krasnoarmejca*, 1921, série de posters .²

¹ *L'armée rouge est la plus forte* est le titre français du probablement plus populaire chant de l'Armée rouge datant de la guerre civile russe. Officiellement *Belaja armija, černyj baron*, littéralement *Armée blanche, baron noir*, fut composée en 1920 par Samuel Pokrass avec des paroles du poète P. Grigor'jev.

La composition des posters est très codifiée. Traditionnellement, à gauche sont représentés les «méchants». Ci-dessus, ce sont les «bourgeois» désignés par le terme péjoratif «buržuj», et à droite, en face d’eux, les prolétaires. Les couleurs renforcent davantage l’antagonisme : à gauche le noir, à droite le rouge. Dans le conflit politique et militaire qui a conduit à la guerre civile, les premiers sont les «Blancs», et les seconds, le «Rouges».

On s’en tiendra à ce fil rouge pour dresser le portrait de ces deux camps politiques, mais d’un point de vue linguistique. On décryptera les usages langagiers des uns et des autres.



Image 2. *Azbuka krasnoarmejska*, 1921, série de posters.

I. LES GRANDES ESPÉRANCES

1.1. LA LINGUISTIQUE AU SERVICE DE L'INDUSTRIE SOCIALISTE

Avant de nous plonger dans l’analyse à proprement parler, il est nécessaire de nous arrêter quelques instants sur un champ de recherche novateur des années 1920 au sein duquel la recherche linguistique sur les «Rouges» a été entreprise. Il s’agit de la science nommée psychotechnique.

Écoutons un de ses théoriciens, Solomon Gellerštejn (1896-1967), psychologue et physiologiste soviétique, docteur en biologie. Dans son

² <http://nmm.me/blogs/shamba/azbuka-revolycii/>, consulté le 10.04.2014.

article pour la *Grande Encyclopédie Soviétique* intitulé «La psychotechnique», Gellerštejn la définit comme suit :

Un domaine de la psychologie qui a pour objet l'application de la psychologie à la résolution des tâches pratiques, liées notamment à l'activité laborieuse de l'homme. Par son contenu et ses méthodes, elle coïncide avec la psychologie du travail. La psychotechnique est née au seuil du XX^e siècle. Le terme «psychotechnique» a été avancé en 1903 par le psychologue allemand William Stern (1871-1938). En 1908, le psychologue allemand H. Munsterberg a tenté de fonder la psychotechnique en tant que science, il en a défini le contenu et les méthodes. La psychotechnique poursuivait les tâches suivantes : la sélection professionnelle, la consultation professionnelle, la rationalisation du travail, la lutte contre la fatigue et les accidents au travail, ainsi que la création de machines et d'instruments de travail psychologiquement fondés, l'hygiène du travail, la psychologie de l'influence (au moyen des affiches, de la publicité et du cinéma) et enfin la psychothérapie et la psychologie de l'art. (Gellerštejn, 1938)

En Russie, la psychotechnique se développe rapidement durant les années de la Première guerre mondiale, soit entre 1914 et 1918, lorsque les problèmes de sélection professionnelle pour les besoins de l'armée et de l'industrie militaire deviennent primordiaux. La psychotechnique se sert de tests. C'est la psychologie différentielle qui constitue la base théorique de la psychotechnique.

La psychotechnique connaît un développement très rapide dans les années 1920 et durant la première moitié des années 1930. En URSS, on édite la revue spécialisée intitulée *Psixofiziologija truda i psixotexnika* ['Psychophysiologie du travail et psychotechnique'] (1928-1932, renommé en 1932 *Sovetskaja psixotexnika* ['Psychotechnique soviétique']), en Allemagne, *Psychotechnische Zeitschrift* (dès 1925), etc. Plus tard, le terme «psychotechnique» est de moins en moins employé dans la littérature. Ses problèmes et ses méthodes font désormais partie de la psychologie du travail, de la psychologie industrielle et de la psychologie appliquée.

La psychotechnique, dans les années 1920 et 1930, est promue au rang de science phare. Par ses visées, ses idéaux, elle appartient indéniablement au paradigme dominant des années 1920. Il suffit de se rappeler que l'industrialisation du pays était en cours. Parmi ses mots d'ordre, on connaît celui d'atteindre une productivité maximale. Souvenons-nous de Stakhanov.

Sur le front également, l'industrie militaire exige une meilleure préparation de l'Armée rouge. Enfin, le pouvoir a besoin de disposer de moyens efficaces pour agir sur la conscience des masses. Dans ce contexte, toute théorie, fût-elle «bourgeoise», est requise. Or la psychotechnique, élaborée à l'époque en Allemagne, possède bien des attraits.

Il faut préciser que la psychologie expérimentale en Russie avait atteint un haut degré de développement, dans les travaux fondamentaux

d'Ivan Pavlov (1849-1936), d'Ivan Setchenov (1829-1925) et de Viktor Bekhterev (1857-1927). Du côté de la science de l'organisation, Aleksandr Bogdanov (1873-1928) avait publié son ouvrage *Tektologija. Vseobščaja organizacionnaja nauka* [L'tectologie. La science générale de l'organisation]. C'est le contexte dans lequel il faut appréhender l'étude sur le parler de l'Armée rouge réalisée par Špil'rejn, Rejtynbarg et Neckij en 1928.

1.2. UNE THÉORIE BOURGEOISE ?

Mais revenons aux bases de la psychotechnique.

Špil'rejn définit la psychotechnique comme «la psychologie appliquée aux problèmes de la vie» (Špil'rejn, 1924). Il assigne à cette science la tâche de former et de distribuer de manière rationnelle des ressources humaines dans l'industrie dans le but d'atteindre un meilleur profit économique.

On peut donc affirmer que la psychotechnique soviétique a été en quelque sorte «empruntée» aux Allemands. Elle s'est formée en lien étroit avec la pratique psychologique dans les autres pays. On sait que les tests utilisés par les psychotechniciens soviétiques étaient soit des traductions de tests «allemands», soit des modifications de ces mêmes tests (Plavinskaja, 2011, p. 50).

II. FORMER L'HOMME NOUVEAU

Dans cette optique, la production et le travail en général sont vus comme des moyens puissants servant à former l'homme nouveau. L'usine est une sorte de laboratoire gigantesque au sein duquel se forme une culture du travail, l'intelligence et la discipline (Špil'rejn et al., 1928, p. 17).

C. Brandist, qui a consacré une publication à la psychotechnique, a remarqué une affinité d'idées qui relie Špil'rejn à Evgenij Polivanov, pour qui le langage est un processus laborieux (Polivanov, 1931, p. 44; Brandist, 2010, p. 158).

De même, dans l'Armée rouge, la division et la caserne remplissaient cette même fonction de formation de l'homme nouveau.

Une première enquête impliquant les soldats de l'Armée rouge remonte à 1923. Elle avait été réalisée auprès des étudiants de l'Université communiste des travailleurs de l'Orient (KUTV). Cette étude préparatoire avait permis de dégager certains traits caractérisant les soldats, à savoir :

1. la masse des informateurs est très uniforme, dans la mesure où ce sont pour la plupart des fils de paysans des régions du centre ;
2. il s'agit d'individus ayant peu de contacts avec le livre et ne possédant pas l'habitude d'un travail sédentaire et intellectuel ;

3. on suppose qu'il existe une grande différence entre le nombre de mots compris et les mots qu'ils emploient (Špil'rejn et al., 1928, p. 17).

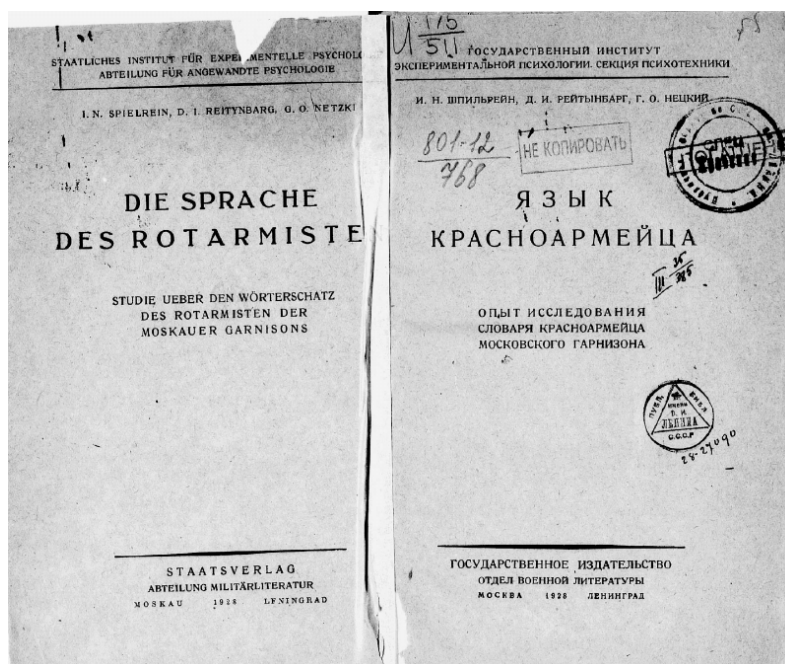


Image 3. La page titre de l'ouvrage *Jazyk krasnoarmejsca*, 1928.

2.1. L'ENQUÊTE

Paru en 1928, *Jazyk krasnoarmejsca* est, sans aucun doute, l'une des enquêtes les plus édifiantes et les plus complexes que les psychologues soviétiques aient réalisées avant la Seconde guerre mondiale³.

En effet, l'«équipe scientifique» regroupe des psychologues de talent : Špil'rejn, Rejtnbarg, Neckij. Ils ne sont pas issus du prolétariat, à l'inverse de certains écrivains soviétiques. Ils n'écrivent pas dans une langue proche de celle du peuple. Ils ne s'identifient aucunement à ceux dont ils décrivent le parler. Dans leur introduction intitulée «Notre problématique et nos méthodes», les auteurs expliquent :

La tâche qui nous a été confiée consiste à étudier le lexique du journal et celui du commissaire politique [*'politruk'*], en d'autres termes son outil de travail, et ensuite d'étudier le soldat de l'Armée rouge en sa qualité d'objet de ce travail.

³ Pour une analyse détaillée de cet ouvrage, voir Značeva, 2013.

On doit déterminer quels mots il emploie et quels mots il comprend, parmi ceux qu'il n'utilise pas. (Špil'rejn et al., 1928, p. 5)

Parmi les méthodes qu'offrent les sciences humaines au seuil du XX^e siècle, la psychotechnique retient celle de questionnaire à choix multiple. Špil'rejn l'utilise pour détecter la compréhension des lexèmes. Cette méthode permet d'arriver à des chiffres qui reflètent le niveau *relatif* de plusieurs groupes humains par rapport aux différents domaines du savoir, préviennent les auteurs :

La méthode devient inutilisable lorsqu'on en demande plus qu'elle ne peut offrir, par exemple il serait faux d'appréhender les chiffres obtenus en absolu, par rapport à une valeur abstraite. (Špil'rejn et al., 1928, p. 8)

La langue des journaux est-elle compréhensible aux lecteurs ? — telle est la question clé. Ainsi, le chercheur Kudrin avait-il interviewé en 1923 les participants à un congrès de divisions militaires. Son questionnaire visait à élucider quels livres sont lus par les délégués, quels défauts ils leur trouvent, comment ils classent certains mots en quatre groupes, à savoir :

1. les mots d'origine étrangère (*kollektiv* ['collectivité'], *diskussii* ['discussions'], etc.)
2. les abréviations (*SSSR* ['Union des républiques socialistes soviétiques'], *Revvoensovet* ['Conseil militaire révolutionnaire'], etc.)
3. les noms de villes (*Rovno*, *Ženeva* ['Genève'], *Riga*, etc.) et
4. les noms de famille de personnalités politiques (*Radek*).

2.2. LA MÉTHODOLOGIE

Les enquêteurs retiennent pour leur étude trois catégories de soldats, à savoir :

- 1) 500 soldats démobilisés en avril 1924 ;
- 2) 1'100 nouvelles recrues testées trois semaines après le début de leur service militaire et
- 3) deux groupes intermédiaires totalisant 801 soldats mobilisés six mois auparavant.

Ainsi, les comparaisons entre les données du groupe 1 et 2 apportent-elles des informations sur le développement intellectuel des recrues durant leur service militaire, alors que la comparaison des deux groupes avec le groupe 3 permet de collecter les données au sujet de leur éducation politique durant les six mois de service.

Приложение 3.

ТАБЛИЦА СЛОВ ПАССИВНОГО СЛОВАРЯ,
определенных красноармейцами в 1924 году (отпускниками и призывниками: группы I и II) и в 1925 году (рожд. 1902 г.: группы III) с коэффициентами и верного знания.

№№ по порядку.	С Л О В О	Коэффициент верного знания в %/о		
		Группа I	Группа II	Группа III
1	Абсолютный	—	—	69,3
2	Авангард	—	55,0	88,4
3	Авиация	63,6	66,3	83,8
4	Австралия	81,6	73,6	71,4
5	Австрия	55,6	49,0	69,9
6	Автономный	2,6	18,0	63,1
7	Агент	80,6	89,0	91,0
8	Академия	92,0	80,3	89,9
9	Акт	64,6	49,6	53,6
10	Активный	—	—	55,9
11	Амбулатория	—	83,3	96,4
12	Анафема	52,0	61,0	31,5
13	Англия	22,6	80,3	96,7
14	Антанта	36,9	9,3	6,4
15	Антирелигиозный	23,6	15,3	16,6
16	Амнистия	61,6	69,0	87,3
17	Арена	43,6	42,0	18,3
18	Аристократ	75,3	79,0	41,9
19	Армения	36,0	33,6	55,5
20	Армия	97,6	96,6	—
21	Артель	63,3	82,0	94,4
22	Ассигнация	58,3	72,0	54,7
23	Ассоциация	41,7	46,6	46,1
24	Атака	49,0	73,0	88,4
25	Аудитория	—	—	7,1
26	Афганистан	10,0	11,0	22,4
27	Банкир	59,3	80,3	36,0
28	Банкноты	31,3	26,0	11,2
29	Баку	69,0	63,0	90,3
30	Бастовать	89,6	84,3	—
31	Белогвардейцы	50,6	64,3	96,6
32	Беспартийный	—	7,0	36,0
33	Берлин	59,0	73,6	72,9
34	Библиотека	90,6	95,6	72,2
35	Биография	38,3	32,4	81,3
36	Блокада	0,0	0,0	30,3
37	Блок	29,6	22,6	6,1
38	Брестский мир	47,1	45,0	72,3
39	Болдуин	0,0	0,0	36,6
40	Бухарин	—	35,0	75,2
41	Бюджет	—	—	74,2
42	Бюрократизм	—	0,0	0,0
43	Бессарабия	44,3	34,6	26,4

[167]

Image 4. Liste des mots du test, dans *Azbuka krasnoarmejsca*.

Les lexèmes proposés pour les tests de connaissance active/passive sont pris dans deux numéros du journal *Krasnyj voin* ['Le soldat rouge'] de 1924. Les enquêteurs ont recopié 10'000 mots à la suite sur des feuilles à part, qui ensuite ont été classées par ordre alphabétique. Ainsi est né le «Lexique de fréquence relative des mots dans le journal de l'Armée rouge».

Il faut ensuite savoir quels mots les soldats emploient. Pour cela, il est décidé de se fonder sur des lettres écrites par les soldats et envoyées à la rédaction de ce même journal. Il s'agit de 141 lettres en tout, comprenant celles utilisées et publiées par la rédaction et les lettres écartées. 20'456 mots sont notés. Ainsi est compilé le lexique de fréquence dans la langue écrite des soldats.

La liste alphabétique de ces lexèmes que nous reproduisons ici (Image 4) renseigne le lecteur sur les champs sémantiques qu'ils couvrent, à savoir l'armée, la politique, l'économie :

akademija ['académie']
amnistija ['amnistie']
banknoty ['billets de banque']
Anglija ['Angleterre']

Il est important de noter que les lettres en question ont été analysées du point de vue orthographique et syntaxique.

Quelle méthode choisir pour décrire la *langue parlée*, celle qu'utilise le commissaire politique en parlant à ses soldats, se demandent les auteurs ? Pour comparer le comparable, il faut fixer uniquement le lexique spécifique ayant trait à la politique. Les conversations ne pouvaient alors être enregistrées qu'aux cours de «formation politique» appelés alors *politčas*. Ces énoncés-là sont alors sténographiés. Il est expressément recommandé aux sténographes de «ne pas embellir les phrases, mais de les conserver mot pour mot et qu'il vaut mieux laisser passer une phrase plutôt que la corriger grammaticalement» (Špil'rejn et al., 1928, p. 8).

2.3. LANGUE VIVANTE ET LANGUE ÉCRITE

Les deux pôles du travail sont de toute évidence la *langue parlée* des soldats et leur *langue écrite*.

La langue des journaux s'avère être un matériau porteur pour une autre raison essentielle. Il s'agit d'une langue qui évolue fort *lentement*. En supposant qu'elle ne subit pas de gros changements au cours d'une année ou deux, on peut s'en servir comme d'un *étalon* pour juger de la progression qu'accomplit un soldat durant son séjour dans sa caserne.

Comme on le verra plus bas, la langue vivante parlée par les soldats se rapproche de la langue standard, contre la volonté de ces soldats.

Les deux variétés de langue doivent être strictement différenciées. Il va de soi que la langue écrite, celle des journaux, ne doit jamais et en aucun cas être prise comme étalon du style. La langue des journaux, qui sans aucun doute est moins pure et moins sensée que la langue standard, doit en même temps s'éloigner de la langue parlée [*'razgovornyj jazyk'*]. Elle doit être plus difficile à comprendre pour les soldats. (Špil'rejn et al., 1928, p. 20)

2.4. UN TABLEAU SANS COMPLAISANCE DE L'ARMÉE ROUGE

En lisant les conclusions de cette enquête détaillées dans les dernières pages de l'ouvrage, on se rend compte qu'elles révèlent plus clairement non pas comment *évolue* le lexique du soldat, mais combien la situation dans l'armée est *désastreuse*. Elles montrent sans fard le niveau du langage, mais également celui de la culture générale des recrues.

Le livre *La langue du soldat de l'Armée rouge* dresse le bilan d'une recherche de longue haleine. Ses conclusions, tant attendues, rendent perplexes jusqu'à leurs auteurs. Le lecteur moderne y trouve un tableau fidèle des pratiques langagières au sein de l'Armée rouge. Mais écoutons attentivement les auteurs qui concluent que :

1. Les soldats possèdent un vocabulaire passif *très limité*.
2. Dans leur parler, ce sont les mots *les plus simples* qui dominent. Dans la syntaxe, ils privilégient spontanément des phrases courtes, de structure simple.
3. A l'écrit, le taux de fautes atteint en moyenne 31 sur 145 mots.

D'après eux, la pensée des soldats a un caractère concret [*'konkretno-situativnyj xarakter'*]. Voici l'exemple qu'ils citent.

On analyse le syllogisme suivant. «Tous les membres du club sont des lecteurs de la bibliothèque. Ivanov est membre du club, donc il est lecteur». Les soldats rétorquaient : «Il se peut qu'il ne soit pas encore inscrit». (Špil'rejn et al., 1928, p. 15)

Durant cette recherche, Špil'rejn est invité à donner une conférence à ce sujet à une séance de l'Académie Communiste. Špil'rejn constate que les soldats ont de la facilité à se rappeler les images *concrètes*, par exemple celles d'une fenêtre ou d'un animal. Au contraire, ils éprouvent de nombreuses difficultés à se rappeler d'un triangle ou d'un hexagone. Les soldats ne connaissent pas ces figures. Pour eux, il s'agit d'abstractions. Le cercle, ça passe encore. Les soldats l'appellent parfois «la roue», or la roue leur est familière.

En leur qualité de psychologues, Špil'rejn et Neckij arrivent ainsi à des conclusions scandaleuses pour les scientifiques soviétiques. Ce qui explique la destinée ultérieure de cette science.

Dès 1930, la psychotechnique est la cible de critiques, car elle n'a pas pu résoudre la «demande sociale». Si on a pu augmenter la

productivité, c'est suite à la compétition socialiste et au mouvement dit des «rationalisateurs» [*'racionalizacija'*]⁴. Suite à la détérioration du climat politique intérieur en URSS, elle fut déclarée «science bourgeoise», incompatible avec la pratique de la construction socialiste.

A noter l'année 1929 est une année importante pour la linguistique soviétique. Année qui est marquée par une autre intervention importante à l'Académie Communiste, celle d'Evgenij Polivanov.

III. COMMENT PARLENT LES «BLANCS»

Slova-to obščie, no otnošenie k nim raznoe.

[*'Les mots, eux, ne changent pas, mais c'est la relation envers ces mots qui est différente'*]

V. Kolesov, *La langue de la ville*, 1991.

Dans la citation au début de notre article, l'Armée rouge s'oppose aux «Blancs», qui sont dans cette optique, les nobles et les capitalistes.

Nous allons nous concentrer sur deux études qui, sans surprise, portent sur la noblesse de la ville de Saint-Petersbourg-Petrograd. Viktor Kolesov, linguiste saint-petersbourgeois, a consacré une étude détaillée au parler des différentes couches de la société petersbourgeoise, en mettant un accent sur la période de la révolution de 1918.

C'est justement à Saint-Petersbourg, qui est la capitale et le centre culturel du pays, que les limites sociales exprimées par les différences de langage se manifestent le mieux, dans leur collision, collision qui exprime les conditions de vie sociale en Russie. (Kolesov, 1991, p. 6)

3.3. L'INFLUENCE DES LANGUES ÉTRANGÈRES

On sait que, *grosso modo*, trois générations de la noblesse russe ont parlé français. D'après l'expression de Kolesov, «à vrai dire, peu nombreux étaient ceux qui pouvaient réellement parler français, la plupart des gens faisaient semblant» (Kolesov, 1991, p. 5).

La marque de la prononciation étrangère «se déversant» dans la langue russe parlée a toujours été présente dans la prononciation, comme dans *démon* dans la bouche de l'intelligentsia. Le rapport envers le parler d'autrui était alors fort différent d'aujourd'hui. (Kolesov 1991, p. 7)

⁴ Au sujet des enjeux de la politique de la rationalisation, voir le chapitre de C. Brandist intitulé «Le rationalisme et la construction soviétique», dans Brandist, 2010, p. 8.

Pour toutes ces raisons, le *préjugé contre le français* a été tenace dans la société soviétique, grâce notamment au fait que le français marquait une différence de classe caractérisant la noblesse, qui était inconnu pour une grande partie de la population.

Les auteurs évoquent une différence de statut entre le français et l'allemand. L'allemand fleurissait parmi les fonctionnaires et les artisans, on l'utilisait également à la cour, mais comme moyen de communication privée.

L'influence du français se manifeste à deux niveaux de la langue, à savoir en phonétique et en syntaxe. Dans le domaine de la *phonétique*, Kolesov note ainsi une prononciation dite «dure», c'est-à-dire non palatalisée, des consonnes, dans les mots d'origine étrangère.

vodèvil' ['vaudeville']
dèmon — ['démon']
korrèspòdent — ['correspondant']
konditor — ['pâtissier']
kèpi — ['casquette']
tèma — ['sujet']
žaljuzi — ['stores'] (Kolesov, 1991, p. 7-8)

D'après l'étude historiographique de Kolesov, les précis d'orthoépie prescrivent cette prononciation jusqu'aux années 1930. Après cette époque, seule la prononciation leningradoise a gardé ses particularités phonétiques.

Dans le domaine de la *syntaxe*, on remarque l'usage d'expressions calquées sur des constructions françaises, par exemple :

ja naglazno videl — *videl nagljadno* ['voir de ses propres yeux']
ostavit' bez uvaženija — *ostavit' bez vnimanija* ['laisser sans réponse']
soobščit' — *soobščit' ustno* ['communiquer oralement']
(Kolesov, 1991, p. 31)

A relever également la prolifération des expressions bureaucratiques, telles que

v kurse dela ['au courant de l'affaire']
vyšel v tiraž [litt. 'sorti au tirage, paru']
v nastojaščee vremja ['à l'époque actuelle']
na vašix plečax ležit ['repose sur vos épaules']
po moemu mneniju ['d'après mon opinion'] (Kolesov, 1991, p. 32)

Kolesov relève également un phénomène fort instructif, à savoir l'emploi des gérondifs russes. Les gérondifs, formes écrites par excellence, s'employaient couramment à l'oral, comme c'est le cas en français. Il s'agit d'un cas curieux que l'on pourrait appeler «contamination syntaxique». Dans une couche sociale où l'on maîtrisait les langues étrangères mieux que sa langue maternelle, le mélange du sujet de la phrase avec le sujet de

l'action exprimée par le gérondif n'engendrait pas de contre-sens. Parmi les premiers auteurs à avoir relevé le caractère incorrect de ces constructions, il faut citer Tchékhov, avec son exemple :

Pod'jezžaja k siej stancii i gljadja na prirodu v okno, u menja sletela šljapa.
[litt. 'En m'approchant de cette gare, mon chapeau s'est envolé']

Dans une capitale, la langue écrite jouit de plus de prestige que la langue parlée.

Non, disaient certains, la langue russe, elle, ne meurt pas. Il est vrai que pour l'instant, le progrès social s'accompagne de l'abaissement général de la norme littéraire, pas dans le futur, ce sera dépassé.

Mais le temps presse. La collision des classes, des nations, des langues, des modes de parler, fait naître le besoin de nouveaux moyens d'exprimer les concepts et les idées. Le rythme de l'apparition des mots nouveaux s'accélère.

(Kolesov, 1991, p. 33)

Comme l'avait fait remarquer Boris Larin,

Au sein d'une même ville, chaque «parti» linguistique défend sa propre langue, celle qui est la plus habituelle pour ses membres. Il n'y a que les sauvages qui parlent une langue unique. (Larin, 1977 [1928], p. 189)

3.2. LES BLANCS ET L'INTELLIGENTSIA

Mais il y a encore une classe sociale qui échappe à une définition précise et qui, dans la révolution russe, est appelée à remplir un rôle d'intermédiaire entre les «rouges» et les «blancs».

L'«intelligentsia» figure presque toujours dans les travaux sur la Russie prérévolutionnaire, et les ouvrages consacrés à cette «couche sociale» énigmatique composent à eux seuls une bibliothèque entière. Quant au contenu de cette collection hétéroclite, il est fort diversifié. Parmi les auteurs, les uns dressent une image idéalisée et romantique de la «belle classe» — l'«intelligentsia spécifiquement russe, de haute moralité, altruiste et prête à se sacrifier», les autres se contentent, de leur côté, d'une méchante caricature de la «classe des demi-Européens fous» coupables des malheurs de leur pays (Kolonickij, 2002, p. 601).

Une secte, un ordre ou une classe sociale ?

Parmi toutes les formations sociales, l'intelligentsia est l'une des plus fluides et des plus difficiles à saisir (...). Ses membres, issus de toutes les classes sociales et exerçant les professions les plus diverses, s'y incorporaient par goût pour le jeu des idées et mus par une certaine disposition psychique commune à tous les individus du groupe. (Kantchalovsky, 1960, p. 120)

Durant la période de la révolution d'octobre 1918, une autre vision de l'intelligentsia prend forme, une autre distinction se cristallise, celle entre l'intelligentsia blanche et l'intelligentsia rouge. Même si l'intelligentsia en Union soviétique est un terme plus courant et constitue un espace de discussion, il faut souligner une certaine difficulté à définir cet objet.

Mais revenons à l'appréhension de l'intelligentsia blanche et rouge.

Le terme d'intelligentsia se voit dépouillé de l'auréole dont il est doté. Quant à l'appellation d'*intelligent*, il prend un sens péjoratif ; des critiques fusent de toutes part à l'adresse des intellectuels, diversement fondées et portant sur des défauts parfois contradictoires. Lénine, partant du point de vue du prolétariat ou, plus exactement, de l'intellectuel prolétarien, relève à plusieurs reprises les défauts de l'intelligentsia :

Elle se caractérise dans son ensemble, en tant que couche spécifique des sociétés capitalistes contemporaines, par l'individualisme et par son inaptitude à la discipline et à l'organisation...C'est là une des expressions de sa débilité et de son instabilité dont le prolétariat supporte si souvent les conséquences. (Lénine, *Œuvres*, vol. 6, p. 212, cité d'après Kantchalovsky, 1960, p. 120)

Dans un autre texte, Lénine évoque une intelligentsia d'avant-garde comme alliée fidèle de la paysannerie et du prolétariat.

Nous nous intéresserons ici précisément à cette brève période où l'on parle de deux types d'intelligentsia. Car ce qui est invisible pour les historiens, devient saillant à la lumière de l'étude linguistique d'Evgenij Polivanov.

3.3. LE PARLER DE L'INTELLIGENTSIA BLANCHE SELON POLIVANOV

L'auteur de l'étude sur le parler de l'intelligentsia qui sera décryptée plus bas appartient lui-même à une famille d'intellectuels. Evgenij Polivanov a eu une carrière et une vie tourmentées. Les événements auxquels il assiste, dès sa jeunesse et surtout après 1914, l'obligent à réfléchir sur les destinées de son pays et notamment sur celles des groupes sociaux. On sait qu'il se retrouve ainsi un fils fidèle du nouveau gouvernement : il collabore au Commissariat du peuple pour les affaires étrangères dont il est vice-commissaire, à côté de Léon Trotski.

Polivanov est un représentant éminent de l'école phonologique de Leningrad⁵, élève de Jan Baudouin de Courtenay et continuateur des idées de Lev Ščerba (1880-1944). C'est dans le domaine de la phonétique sociale qu'il a fait de remarquables découvertes.

⁵ Nos publications antérieures (Simonato 2008, 2013b) nous amènent à la conclusion que, malgré certaines affirmations (Chown 2008), Polivanov appartient bien à l'école phonologique de Leningrad, et non à celle de Moscou.

Dans une étude datant de 1931 et intitulée «O fonetičeskix priznakax social'no-gruppovyx dialektov i, v častnosti, russkogo standartnogo jazyka» [‘Les caractéristiques phonétiques des dialectes des groupes sociaux et en particulier du russe standard’], dans laquelle il confronte entre eux les parlars de plusieurs groupes sociaux, il oppose celui de l’intelligentsia et celui des prolétaires.

Je suppose que personne ne mettra en doute la thèse que la langue que nous parlons en 1928, et notamment celle de la génération de pionniers et des Komsomol, qui n’existait avant la révolution, se différencie fortement de celle d’un membre de l’intelligentsia d’avant la guerre. (Polivanov, 1931, p. 117)

Polivanov souligne que la langue russe standard de l’époque contemporaine, héritière de la langue de l’intelligentsia de l’époque prérévolutionnaire, en diffère sur plusieurs points (de taille et d’envergure diverses). D’après ce chercheur, c’était une langue de classe, celle de la classe dominante et de l’intelligentsia blanche.

D’après lui, les caractéristiques les plus saillantes caractérisant le parler de l’intelligentsia sont à rechercher dans le domaine de la phonétique.

Nous pouvons déjà conclure que les caractéristiques les plus marquées de ce parler, qui consistent en l’augmentation de la quantité des représentations sonores, proviennent des langues étrangères. Il serait tentant de rechercher à partir de la même source d’autres caractéristiques, moins importantes, de ce dialecte de groupe social. (Polivanov, 1931, p. 150)

En effet, en décrivant le parler de l’intelligentsia, Polivanov découvre que cette variante du russe possède pas moins de trois phonèmes supplémentaires, par rapport à la variante «des masses», à savoir

1) Le [l] dit «moyen». Dans la description du consonantisme russe, on cite habituellement deux sons (ou représentations sonores) du type [l] : a) le [l] dur et b) le [l'] mou. Cependant, précise Polivanov, le système phonétique de l’intelligentsia russe possède un troisième phonème additionnel: le [l] «moyen», ou [l] occidental – comme le [l] français dans le mot *lune*, le mot allemand *Land* et le [l] anglais devant une voyelle, comme par exemple dans *lam*, *love*, etc.

Comme on peut le voir à partir de ces exemples lexicaux, la sphère de diffusion de ce [l] «moyen» n’est pas fixe et oscille fortement selon les particularités professionnelles et individuelles du parler d’un «intellectuel» russe : si nous excluons le nom de la note *la*, dont la prononciation doit se faire *obligatoirement* avec le [l] moyen pour tout dialecte social et de groupe (parler de l’intelligentsia prérévolutionnaire), le répertoire des autres exemples (mots avec le [l] moyen) variera dans le lexique d’un individu selon ses

caractéristiques professionnelles : par exemple, dans mon parler personnel, parmi les exemples avec un [l] moyen figure le mot *locatif*, alors que chez d'autres représentants d'autres métiers le même mot *locatif* peut être absent, ou bien ils peuvent le prononcer avec un [l] «dur». (Polivanov, 1931, p. 149-150)

2) [œ], c'est-à-dire le son français présent dans les mots *bœuf*, *cœur* etc. ; dans la langue moderne, ce phonème s'emploie par exemple dans le mot *bléf*, où nous avons également le [l] moyen. La signification sociale de cette caractéristique phonétique, écrit Polivanov, peut être vérifiée facilement en analysant l'appréciation que nous donnons involontairement à une prononciation, différente du mot standard «blef» comme *bl'of* ou *bl'ef*, etc.

3) [u], c'est-à-dire le son semblable au son français [u] (par exemple, dans le mot *lune*) et allemand [u] (*Tür*). Cette représentation sonore était elle aussi assignée aux mots français (et probablement en partie allemands) dans la langue russe, mais également utilisée pour la prononciation des mots grecs, puisque les termes grecs (et latins) dans leur forme classique standard pouvaient eux aussi figurer dans le parler de l'intelligentsia, du moins dans le discours sur des sujets purement scientifiques. Et celui qui ne pouvait pas prononcer un mot grec ou latin correctement (du point de vue de l'intelligentsia russe), et non du point de vue de la phonétique étrangère, celui qui à la place du *tu* [tu] prononçait [t'u], ne méritait pas d'être qualifié d'intellectuel à cause de ses caractéristiques langagières.

L'origine de cette caractéristique (comme des autres ci-dessous) de la phonétique de l'intelligentsia s'explique, évidemment, par l'influence des langues étrangères (occidentales) dont la connaissance (ainsi que l'emploi de la plupart des mots «étrangers») était un privilège spécifique à l'intelligentsia. Le [l] «moyen», acquis comme un son étranger, pouvait ainsi devenir un trait phonétique de l'intelligentsia – alors que le [l] moyen était absent dans la prononciation des masses, bien entendu. (Polivanov, 1931, p. 150)

Polivanov trace une frontière entre le concept de «langue de l'intelligentsia» et celui de «langue standard de l'époque contemporaine», malgré le fait que certains la qualifient de «langue de l'intelligentsia rouge» (Polivanov, 1931, p. 151).

3.4. UNE COUPURE DANS L'ÉVOLUTION DU RUSSE STANDARD

D'après un autre auteur contemporain de Polivanov, Afanasij Seliščev (1886-1942), auteur de l'ouvrage *Jazyk revoljucionnoj èpoxi* ['La langue de l'époque révolutionnaire'], la révolution engendre une «activité langagière fort intense». Il évoque notamment l'impact de la parole d'orateur, à prédominance dialogale [*oratorsko-dialogičeskaja reč'*] (Seliščev, 1928, p. 65).

A l'instar de Polivanov, il explique les particularités phonétiques des «révolutionnaires» par leur origine géographique : nombre d'entre eux étaient originaires des régions méridionales de l'Empire russe. Ceci se manifeste sur deux niveaux, sémantique et phonétique.

Après la révolution, les caractéristiques linguistiques propres au parler des révolutionnaires se répandent de manière accélérée, elles ont été apprivoisées par de larges couches de la population citadine, par les ouvriers des usines, et en partie par la population paysanne. De la même façon, les changements de signification des mots deviennent monnaie courante. Ainsi, une différence essentielle qui distingue la langue de l'époque révolutionnaire, celle d'après 1917, de la langue d'avant, consiste dans l'apparition de nouveaux termes, de nouvelles significations, en lien avec les nouveaux phénomènes, les nouvelles réalités apparues en 1917 et après. (Seliščev, 1928, p. 69)

Polivanov, quand à lui, assigne le rôle primordial aux changements du «substrat social», c'est-à-dire, de la masse parlante qui emploie la langue. Il écrit :

En route vers une variante future *hors classes*, le standard contemporain («la langue commune de l'époque révolutionnaire») se caractérise – au point de vue social – par le «substrat» suivant : les militants révolutionnaires (y compris l'émigration de la période précédente, de retour après la révolution), les couches cultivées de la classe ouvrière (tout comme une partie dévouée de l'actif révolutionnaire) et autres éléments inclus dans le concept d'«intelligentsia rouge», y compris certaines couches de l'ancienne intelligentsia, réalisant par conséquent un lien réel avec le standard de l'époque précédente. (Polivanov, 1931, p. 124)

CONCLUSION

Comme le montrent bien un certain nombre de thèses présentées ici, la réflexion sociolinguistique en Union Soviétique des années 1920 ne constitue pas elle-même une discipline précise, mais s'adosse à d'autres disciplines, comme la psychologie expérimentale. C. Brandist trace un parallèle entre les recherches empiriques de Polivanov et celles, appliquées, de Špil'rejn (Brandist, 2010). Si la phonétique expérimentale a connu un formidable essor grâce à cette collaboration, la sociolinguistique devient une cible de répressions.

Qui veut comprendre les destinées de ces deux doctrines linguistiques ne doit pas perdre de vue l'époque. Vers le milieu des années 1930, le climat idéologique impose toujours plus de contraintes à la recherche. Des gouffres se creusent entre la théorie d'origine, toujours revendiquée, et la réalité soviétique. Comme le fait remarquer K. Chown, «si l'Etat soviétique créait de bonnes conditions pour l'évolution de la

biologie et de la linguistique, c'est la valeur sociale et le caractère 'idéologiquement correct' qui deviennent bientôt des facteurs importants» (Chown, 2008, pp. 307-308).

Le pouvoir a la tâche d'autant plus facile que l'intelligentsia, la noblesse et la bourgeoisie russes ont été décimées par la révolution et la guerre civile. La Russie est, de nouveau, réduite à son élément paysan, puisque même les ouvriers sont très largement issus de cette paysannerie. Or les recherches que nous avons présentées, fondées sur les études du langage pour décrire la pensée, remettaient en question la capacité de la paysannerie et du prolétariat à créer, à diriger, bref, à réfléchir.

© Elena Simonato

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOGDANOV Aleksandr, 1922 : *Tektologija. Vseobščaja organizacionnaja nauka* [‘La tectologie. La science générale de l’organisation’], I, Berlin.
- BRANDIST Craig, CHOWN Katya, 2010 : *Politics and the Theory of Language in the USSR 1917-1938: The Birth of Sociological Linguistics*, London: Anthem Press, 2010.
- BRANDIST Craig, 2010 : « Psychology, Linguistics and the Rise of Applied Social Science in the USSR : Isaak Shpil’rein’s Language of the Red Army Soldier », in C. Brandist, K. Chown, eds, *Politics and the Theory of Language in the USSR 1917-1938: The Birth of Sociological Linguistics*, London: Anthem Press, pp. 151-168.
- CHOWN Katya, 2008 : « Reflex theory in a linguistic context: Sergej M. Dobrogaev on the social nature of speech production », *Studies in East European Thought*, vol. 60, issue 4 December 2008, pp. 307-319.
- GELLERŠTEJN Salomon G., 1926 : *Psixotexnika* [‘La psychotechnique’], Moskva.
- , 1938 : « Psixotexnika », in *Bol’saja sovetskaja ènciklopedija*, tome 31, <http://mreadz.net/new/index.php?id=161469&pages=31> consulté le 10.04.2014 [‘La psychotechnique’]
- KOLESOV Viktor, 1991 : *Jazyk goroda*, Moskva : Russkaja reč’. [‘La langue de la ville’]
- KOLONICKIJ Boris I., 2002 : « Les identités de l’intelligentsia russe et l’anti-intellectualisme », *Cahiers du monde russe*, N° 43/4, mis en ligne le 18 janvier 2007, consulté le 12 mai 2014. URL : <http://monderusse.revues.org/120>
- KUREK Nikolaj, 1999 : « Razrušenje psixotexniki », *Novyj mir*, N°2, en ligne, http://magazines.russ.ru/novyj_mi/1999/2/kur-pr.html, consulté le 10.04.2014 [‘La destruction de la psychotechnique’].
- , 2004 : *Istorija likvidacii pedologii i psixotexniki*, Moskva : Aleteteja. [‘Histoire de la liquidation de la pédologie et de la psychotechnique’].
- LARIN Boris, 1977 (1928) : « K lingvističeskoj xarakteristike goroda (neskol’ko predposylok) », in B.A. Larin, *Istorija russkogo jazyka i obščee jazykoznanie*, Moskva, pp. 189-199. [‘Caractéristique linguistique de la ville’]
- LASSWELL Harold D., BLUMENSTOCK D., 1939 : *World Revolutionary Propaganda*, New York : Alfred A. Knopf.
- MUNSTERBERG Hugo, 1913 : *Psychology and Industrial Efficiency*, Boston-New York : Houghton Mifflin Co.
- NOSKOVA O.G., 1991 : « Pamjati I.N. Špil’rejna i S.G. Gellerštejna – osnovatelej sovetskoj industrial’noj psixotexniki », *Voprosy psixologii*, N° 916, <http://voppsy.ru/issues/1991/916/916130.htm>, consulté le

- 12.05.2014. [‘A la mémoire d’I.N. Špil’rejn et de S.G. Gellerštejn, les fondateurs de la psychotechnique industrielle soviétique’]
- , 1992, *Istorija psixologii truda v Rossii* [‘L’histoire de la psychologie du travail en Russie’], Moskva : Izdatel’stvo Moskovskogo universiteta.
- POLIVANOV Evgenij, 1931 : « O fonetičeskix priznakax social’no-gruppovyx dialektov i, v častnosti, russkogo standartnogo jazyka », in *Za marksistskoe jazykoznanie (Sbornik populjarnyx lingvističeskix statej)*, Moskva : Federacija, pp. 117-138. [‘Les caractéristiques phonétiques des dialectes des groupes sociaux et en particulier du russe standard’]
- PLAVINSKAJA Julija, 2011 : *Stanovlenie i razvitie psixotexniki v Germanii v pervoj tretej XX veka*, thèse, Sankt-Peterburg. [‘Formation et évolution de la psychotechnique en Allemagne au premier tiers du XX^e siècle’]
- <http://www.dissercat.com/content/stanovlenie-i-razvitie-psixotexniki-v-germanii-v-pervoi-treti-xx-veka#ixzz31nJAzgCj>, consulté le 12.05.2014
- SELIŠČEV Afanasij, 1928 : *Jazyk revoljucionnoj èpoxi. Iz nabljudenij nad jazykom poslednix let (1917-1926)* [‘La langue de l’époque révolutionnaire’], Moskva : Rabotnik prosvěščenija.
- SIMONATO Elena, 2008 : « The Social Phonology in the USSR in the 1920’s », *Studies in East European Thought*, N° 60, pp. 339-347.
- , 2013a : « La ‘langue littéraire’ chez Evgenij Polivanov n’est pas ce que vous croyez », in *Contributions suisses au XV^e congrès mondial des slavistes à Minsk, août 2013*, éd. E. Velmezova, Bern : Peter Lang, pp. 251-264.
- , 2013b : « Marxisme, phonétique et phonologie: Voloshinov, Jakovlev et Polivanov », in *Actes du 3^e cycle romand de lettres 2006-2007, Cahiers de l'ILSL*, N° 24, 2008, pp. 191-210.
- ŠPIL’REJN Isaak N., REJTYNBARG D.I., NECKIJ G.O. (1928) : *Jazyk krasnoarmeja : opyt issledovanija slovarja krasnoarmeja moskovskogo garnizona*, Moskva-Leningrad [‘La langue des soldats de l’Armée rouge : essai d’étude du lexique d’un soldat de la garnison de Moscou’]
- , 1930a : *Psixotexnika v rekonstruktivnyj period*, Moskva. [‘La psychotechnique en période de reconstruction’]
- , 1930b : « Klassovye različija v testovyx ispytanjax intellekta », *Psixotexnika i psixofiziologija truda*, N° 1, pp. 3-8. [‘Les différences de classe dans les tests sur le niveau intellectuel’]
- ŽIVOV Viktor, 2005 : « Jazyk i revolucija. Razmyšlenija nad staroj knigoj Seliščeva ‘Jazyk revoljucionnoj èpoxi’ i nad processami, kotorye Seliščev ne sumel opisat’ » [La langue et la révolution. Réflexions au sujet du vieux livre de Seliščev ‘La langue de l’époque révolutionnaire’]

et au sujet des processus que celui-ci n'a pas su décrire], *Otečestvennye zapiski*, N° 2, pp. 175-200.

<http://www.strana-oz.ru/2005/2/yazyk-i-revoluciya-razmyshleniya-nad-staroy-knigoy-a-m-selishcheva>, consulté le 25.01.2014

ZNAEŠEVA Irina, 2013 : « Les sociolinguistes à l'Armée rouge », in E. Simonato, *L'édification linguistique en Union Soviétique. Thèmes et mythes, Cahiers de l'ILSL* N° 35, pp. 111-122.



Image 5. *Azбука krasnoarmejsca*, 1921, série de posters.

